

Réussir la transition écologique implique aussi une transformation des systèmes de représentation et de valeurs. L'écopsychologie et l'écospiritualité visent l'«écologie intérieure»

# Nourrir le lien à la terre



DOMINIQUE HARTMANN

**Série d'été (IV)** ▶ Face à l'ampleur du changement climatique et aux bouleversements qu'il génère, deux disciplines connexes ont vu le jour: l'écopsychologie qui tente de recréer le lien avec la terre, et l'écospiritualité qui cherche à réenchanter celui-ci. Ces deux déclinaisons de l'«écologie intérieure» ont pour ambition de transformer les réactions d'impuissance ou de déni en potentiels individuels de s'attaquer à l'hyper-individualisme et au consumérisme, sources de désordre planétaire.

«L'écopsychologie tente de repenser notre identité d'être humain, explique Sarah Koller, doctorante en géosciences à l'université de Lausanne. Nous sommes issus d'une évolution très longue. Sur cette échelle, nous sommes arrivés à minuit moins un, ce qui relativise notre place au sein du système et permet de concevoir une autre économie moins fondée sur la croissance.» Toute notre histoire humaine s'est développée à la fois avec et contre la nature, rappelle la doctorante. «Selon certains auteurs, cette ambiguïté a participé à la volonté de s'affranchir des lois de la nature qui renvoient à notre finitude.»

L'amorce de la rupture avec la nature remonterait à la sédentarisation, lorsque décroît la grande dépendance du chasseur cueilleur à l'égard de la nature, qui implique observation et familiarité. «Beaucoup plus récemment, la vision mécaniste de la nature établie durant les Lumières a été déterminante pour favoriser le grand basculement vers une nature considérée comme un stock de ressources», vision que les révolutions industrielles vont exploiter et amplifier encore.

**Engager l'engagement**  
Sarah Koller situe cette nouvelle approche dans la constellation psy à partir de la «solastalgie», un terme apparu il y a quelques années et désignant la souffrance psychique née des menaces pesant sur la planète (sentiment d'impuissance, de perte de sens, voire d'angoisse). «Alors que les courants tradi-



L'histoire humaine s'est développée à la fois avec et contre la nature. L'écopsychologie tente de recréer le lien avec la terre. KEYSTONE

tionnels la considèrent plutôt comme un trouble, l'écopsychologie y voit une manifestation naturelle et tout à fait saine, puisqu'il en va de la destruction de nos conditions d'habitabilité.» Pour cette discipline, l'être humain n'est pas indépendant de la nature. Autre différence de taille: «La psychologie standard donne surtout des moyens pour apaiser nos psychés; là, il s'agit de fonder également une action.»

**«L'écologie intérieure est l'occasion d'une confrontation à soi-même, à ses peurs et à ses valeurs»**

Sarah Koller

Ces deux courants récents se fondent en effet sur la conviction que la reconexion à la na-

ture est à la fois thérapeutique et condition d'un comportement plus vertueux, capable donc de soigner l'être humain comme la nature et de favoriser le changement de cap nécessaire à la résolution des problèmes écologiques.

«Car pour dépasser notre système socio-économique

## VERTICALITÉS

L'écopsychologie et l'écospiritualité partagent un certain nombre d'usages sémantiques tels «la célébration de la vie», «l'amour et la compassion pour la terre» ou «l'unité retrouvée». Pour Michel Maxime Egger, qui signe plusieurs ouvrages sur ces deux courants, «elles sont les deux faces d'une même médaille, l'écologie intérieure, nécessaire pour donner sa plénitude de sens à l'écologie extérieure.» «Questionner la place sur terre de l'être humain touche forcément à la question de la finitude, note Sarah Koller, mais en écopsychologie, les réponses ne sont pas de type religieux.» A ses débuts, celle-ci s'est beaucoup inspirée de la sagesse autochtone et certains écopsychologues assument différentes spiritualités. Michel Maxime Egger signale pourtant une différence fondamentale entre les deux approches: «Pour l'écospiritualité, le salut – que l'on peut définir comme l'accomplissement de notre nature humaine pleine et entière – ne viendra pas de la nature mais de l'ouverture au mystère sacré qui nous dépasse, quel que soit le nom qu'on lui donne.» Il refuse en ce sens toute divinisation et fusion avec la nature: «L'être humain en reste distinct, même s'il a besoin d'être en communion avec elle.»

DHN

productiviste et consumériste, abonde Michel Maxime Egger, sociologue et écothéologien, il convient de modifier le système de valeurs qui le sous-tend.» Et pour cela, développer des ressources intérieures: «Face au sentiment d'impuissance ou de tristesse que peut faire naître la collapsologie, il s'agit de re-

trouver le désir de s'engager, et de renforcer la capacité à donner du sens.» C'est l'optique des stages proposés notamment par le Réseau romand d'écopsychologie. Pourtant, les craintes environnementales sont souvent détrônées par la peur du chômage, par exemple, ou de la violence. Cette démarche y répond-elle aussi? «L'écologie intérieure est l'occasion d'une confrontation à soi-même, à ses peurs et à ses valeurs, rappelle Sarah Koller. En ce sens, elle peut en tout cas amener à envisager autrement son rôle social, son rapport à la consommation ou au travail.»

## Rebrancher, vraiment ?

Dès ses débuts, l'écopsychologie s'est intéressée aux sources de sagesse autochtones – et millénaire. Nos sociétés consuméristes et sécularisées sont-elles vraiment capables de se rebrancher rapidement à la nature? «Une forme de spiritualité collective a été perdue, c'est vrai, note Sarah Koller. Pourtant nous disposons d'une tradition très riche, comme le chama-

nisme celtique, qui articule bien différemment la place de l'être humain sur la planète. Il se peut que notre civilisation actuelle ait d'abord besoin d'un sous-bassement scientifique, comme ces études sur les liens que les arbres tissent entre eux.»

Olga Csonka, autochtone tchoukche établie dans le canton de Neuchâtel depuis de nombreuses années, ne doute pas de notre capacité de reconexion: «La nature est la même pour tous – les quatre points cardinaux, les constellations, les solstices – et nous avons tous une âme...» Chamane issue d'une famille nomade d'éleveurs de rennes, elle a organisé des cérémonies en Suisse «qui aident à s'ouvrir au monde spirituel»: elles ont trouvé beaucoup d'intérêt. «D'ailleurs, à travers les siècles, vous avez su conserver le secret, et il est même entré dans les hôpitaux.» Michel Maxime Egger reconnaît qu'il faudra un peu de temps. «Mais ontologiquement, nous ne sommes pas séparés de la terre.» C'est dans la spiritualité qu'il trouve pour sa part des ressources spécifiques, telles «la conviction que la Création est un don, que la Terre-mère peut être nourricière pour tous, et la gratitude qui en découle.» A noter que le concept de «Création», lui, n'a pas forcément bonne presse chez les tenants de l'écopsychologie.

## Le changement sera local

Mais ces démarches ne suffiront pas. «Le changement intérieur n'est qu'une des dimensions de la transition écologique: il permet d'ensemencer et soutenir des initiatives locales de transformation», insiste l'écothéologien, fondateur du Laboratoire de transition intérieure (Pain pour le prochain -Action de carême), et défenseur de longue date de relations Nord-Sud plus équitables. Olga Csonka elle non plus ne détache pas son lien à la nature de l'action politique: elle était notamment intervenue à l'occasion de la COP21 à Paris.

Reste un «grand challenge», souligne Michel Maxime Egger: «Si les politiques publiques ne soutiennent pas ces émergences, il n'est pas sûr que nous parvenions à un basculement systémique.» Confiant dans le mouvement de fond lancé – qu'il mesure au succès de la pharmaculture, par exemple, ou aux prises de conscience dans le domaine de la santé –, il se souvient aussi que les politiques sont «soucieux de leur électorat». I

Michel Maxime Egger, *Ecospiritualité*, éditions Jouvence, 2018

## Nature et croyance: un regain d'intérêt

Même si les grandes religions ont vu le jour à une époque où l'humanité n'avait pas l'impact destructeur sur la planète qu'elle a aujourd'hui, elles ont néanmoins tardé à prendre au sérieux les dégradations environnementales. Comme le relève le philosophe de la nature John Baird Callicott, elles partagent une ambivalence vis-à-vis de la nature, à l'exception du chamanisme et du taoïsme. Citons deux compo-

santes problématiques du christianisme: la lutte contre les cultures animistes au nom de la foi en un Dieu unique, et la mélanche envers le corps, considéré comme inférieur à l'âme.

Publiée en 2015, l'encyclopédie *Laudato si* invite les chrétiens à prendre distance avec l'anthropocentrisme, à l'origine de l'exploitation de la nature. En Suisse, les Églises protestante et catholique ont lancé le mouvement dans les

années 1980, avec l'association eco-Eglise et environnement. Celle-ci décerne désormais un label vert aux Églises qui mettent en place des systèmes très concrets de gestion environnementale. Mais la demande croît pour plus de spiritualité: «Aujourd'hui, de plus en plus de chrétiens s'intéressent à comprendre et approfondir les liens entre leur foi et la nature», explique Michel Maxime Egger, responsable du

Laboratoire de transition intérieure initié par Pain pour le prochain, qui propose des ateliers. Dans cette perspective, des responsables de la paroisse protestante de Biemme ont initié plusieurs démarches pour en faire une «paroisse en transition», ce qui pourrait impliquer des changements de gouvernance, en lien avec les initiatives de transition, florissantes dans la capitale du Seeland. DHN

## SÉRIE D'ÉTÉ: CLIMAT: PENSER L'AVENIR (4/5)

Alors que tous les voyants sont au rouge et que nous fonçons dans le mur, comment agir face à la catastrophe écologique, comment se projeter collectivement vers l'avenir? Le Courrier propose des pistes de réflexions.